



La comédienne est prête à attaquer les représentations de son one-woman-show *Même P'Amal* à la Comédie Montorgueil, à Paris.

NATACHA AMAL

“Je n’ai pas bien choisi les hommes de ma vie”

Divorcée pour la deuxième fois, à 51 ans, l’actrice s’interroge sur sa vie en solo. Un mélange de regrets et d’ambitions nouvelles.



Elle fume cigarette sur cigarette tout en promettant d’aller voir un hypnotiseur pour régler ça. Elle boit un verre de vin blanc. Elle tourbillonne tant dans la pièce que la tête nous tourne aussi. Natacha ne tient pas en place. C’est une explosion de vie, une forte personnalité à laquelle nous ne nous attendions pas. Dans *Femmes de loi*, la série de TF1 avec Ingrid Chauvin, dans laquelle elle incarnait le premier substitut du procureur, elle paraissait plus posée et bourgeoise. On le lui dit. Elle lance : « C’est normal. A TF1, j’étais devenue un produit pour écrans publicitaires. Je n’en souffrais pas mais je contrôlais tout ce que je faisais. Si vous êtes atypique, le succès vous fait rentrer dans le rang. » La voici donc comme elle est : rock’n’roll !

A la fois enfantine et séduisante dans sa dispersion sincère, son agitation bavarde. Lâchant des bribes de pensées, de phrases, avec assurance. Et cependant si anxieuse au moment de faire les photos qu’on doit lui mettre de la musique, *Song 2* de Blur, afin qu’elle s’approprie son corps. Avant de l’entendre utiliser des termes techniques pour vérifier si le réflecteur diffuse bien la bonne lumière sur son visage dont elle maîtrise, par ailleurs, si parfaitement les contours qu’elle ne laisse à nulle autre le soin de le maquiller. Bref, comme on dit parfois, elle est « un personnage ». Tantôt forte, fragile, occupant tout l’espace. Et c’est sans doute parce qu’elle est arrivée elle-même à ce constat qu’elle en a fait un one-woman-show sur sa vie *Même p’Amal*.

“AVEC PRINCE, ON A EU UNE AVENTURE. J’ÉTAIS SON GENRE.”

Un spectacle sous forme de journal intime et de bilan de mi-vie auquel elle s’est attaquée « par amour du challenge, envie de me faire peur ». Et tant pis si la conclusion est sévère : « J’ai réussi ma vie professionnelle mais dans ma vie privée je n’ai fait que me tromper », lâche-t-elle.

Sur scène, elle raconte son premier prix de Conservatoire royal d’art dramatique de Bruxelles, sa sortie en tant que major de promotion, son premier rôle féminin au Théâtre national de Chaillot, son succès grand public dans des *Commissaire Moulin* avec Yves Rénier... mais aussi ses deux mariages soldés par deux divorces. Et deux histoires avec des femmes dont une qui a failli déboucher sur un troisième mariage. « Ma compagne m’avait présenté ses parents dans ce but », dit-elle au débotté comme si sa capacité de séduction tous azimuts allait de soi. De fait, de ce côté-là, pour Natacha, c’est Byzance !

Jeune fille, elle plaît. Follement. Au point qu’un jour lorsqu’elle se rend à un concert de Prince, un membre du staff la place au premier rang. Le chanteur la repère, lui propose de le rencontrer en backstage et lui envoie un billet pour les Etats-Unis. Et de nous raconter décontractée : « On a eu une aventure, j’étais son genre. » S’ensuit une romance qu’elle se refuse à médiatiser. « Ma mère est professeur de littérature et mon père médecin, je pensais plus au diplôme qu’aux couvertures de tabloïds. »

A vingt ans, si les hommes se jettent à ses pieds, elle ne pense pas à se marier. Elle s’unit cependant une première fois à vingt-neuf ans pour répondre « au regard social ». Puis une deuxième fois, il y a quatre ans, pour se rassurer. « Je n’ai jamais pris conscience de ma beauté, précise-t-elle. Avoir du succès, ça m’a souvent fait peur. J’ai eu l’impression qu’on voulait juste se servir de moi. » Dans tous les cas, elle estime avoir vécu des échecs cuisants. « Je n’ai pas bien choisi les hommes de ma vie parce que je regarde trop ceux qui brillent. Les mecs biens sont souvent les ➤

Natacha Amal hésite pour sa tenue de scène : finalement pas de décolleté. « Il y a un âge pour tout », rigole-t-elle. Quoique... avec elle, ça peut vite changer !



moins voyants. » Côté femme, elle n'est pas certaine de persévérer. « Je ne me définis pas comme bisexuelle. Chaque fois, il s'agissait d'amitiés fortes qui débouchaient sur des expériences charnelles. Comme si je ne pouvais rien faire à moitié. Mais je ne me considère pas lesbienne pour autant. »

Aujourd'hui, Natacha a deux souhaits : que son spectacle soit un succès et trouver un équilibre personnel. « J'appartiens à cette génération qui a une fesse dans le passé et une fesse dans le futur, explique-t-elle. J'ai une histoire mais il me reste des choses à construire. » A cinquante et un ans, elle se vit différemment. « La séduction je n'y pense plus », prétend-elle, alors qu'elle vient de recevoir les papiers de son divorce. Puis se ravise, « Enfin c'est vrai que les jours où je me maquille bien... ça marche. » Un phénomène, on vous dit. ♦

**ON
OUVRE LE
DÉBAT**

FAUT-IL FUIR LES HOMMES QUI CHERCHENT À BRILLER ?

Comme Natacha Amal, fait-on forcément fausse route quand on ne choisit que des hommes qui cherchent à être admirés ?

« Les mecs bien sont souvent les moins voyants », nous confie Natacha Amal, qui dit avoir été trop souvent trompée par son attirance pour les hommes « qui brillent ». Mais sont-ils réellement à éviter, ces types qui veulent capter la lumière ? Est-ce qu'il faudrait partir à la recherche des « hommes de l'ombre », tapis dans leur petite cachette à « mecs bien » ?

LES COQ 2.0 NOUS ATTIRENT

« Celui qui veut briller a souvent un profil dit narcissique, nous explique Véronique Kohn*, psychologue spécialiste des relations amoureuses. Il aime séduire, contrôler. Il a besoin d'en faire des caisses pour être aimé. Ce qui ne signifie pas que ça n'est pas quelqu'un de bien. » Si de son côté, on est plutôt pépère parce que timide ou peu encline aux mondanités, ça peut être tout bénéf. Jusqu'à un certain point. « Tout dépend du curseur. Chez les pervers narcissiques, il s'agit de garder toute cette lumière sur soi, tout en dévalorisant son partenaire, et de s'en repaître. La priorité de ces hommes reste leur place dans la société, leur image. Et qui dit image, aujourd'hui, dit aussi e-réputation. Le coq 2.0 pourrait bien avoir très peu de temps à consacrer à sa partenaire. Las, les études montrent pourtant que nous serions très attirées

par ce type d'hommes, inconsciemment considérés comme de meilleurs « reproducteurs ». Publicités, romans d'amour... si l'on explore l'image du fantasme masculin qu'on nous a offerte pendant des millénaires, on trouve par ailleurs une belle tripotée de crâneurs. Très peu de discrets rougissants.

LES LIGNES BOUGENT

La bonne nouvelle, c'est que les lignes changent. Si le mec roulant des mécaniques a longtemps été symbole d'une virilité censément affriolante, le mâle s'efface peu à peu. « La réciprocité des droits fait que le pôle féminin chez l'homme

a été valorisé. Et notamment la vulnérabilité. Il a le droit d'avoir des émotions. » Quant au mec tapi, forcément assimilé au parfait *nice guy* (type bien), point trop ne faut l'idéaliser non plus (gare au ténébreux psychopathe...). Tout est affaire de complémentarité. Et si deux papillons de lumière s'acoquent malgré tout, l'alternance reste une option. En février dernier, l'ex-président des Etats-Unis ne se présentait-il pas à un meeting avec cette phrase : « Pour ceux qui ne me connaissent pas, je suis le mari de Michelle, Barack » ? ♦

ADÈLE BRÉAU

* Et auteure de Quel(s) amoureux êtes-vous ? aux éditions Tchou.

